

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



T. BEAUGRAND
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :
Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

LADEBAUCHE
Rédacteur-en-chef.

LE PREMIER ET VÉRITABLE VIN DE QUININE DE CAMPBELL
ET LE SEUL REMÈDE SÛR CONTRE LES FIEVRES MARIAGES
LE GRAND TONIC RENFORCIS SANS-JOUR

FEUILLETON du CANARD

LE SIRE DE LUSTUPIN
Par ERNEST CAPENDU

(Suite.)

— Monsieur! dit Aymeric d'une voix frémissante si ma présence ici vous déplaît...
— Je l'avoue? — dit Céranon.
— Alors...
Et sans achever sa phrase, de Maillé, avec un geste superbe et une attitude provoquante, porta la main droite sur la poignée de son épée à pommeau d'argent.
— Mademoiselle de Lespars, — dit le baron, — n'est ni votre femme, ni la mienne. Elle n'est ni ma sœur, ni la vôtre! Avons-nous le droit de jouer son honneur à la pointe de nos épees.
— A-t-on besoin, monsieur, d'afficher le motif pour lequel on se bat?
— On sait que j'aime mademoiselle de Lespars.
— Vous!
Et Aymeric fit un geste de violence colérique. Céranon demeura impassible.
— Monsieur, — dit-il, — les heures sont précieuses et je crois qu'une explication claire et nette entre nous est d'absolue nécessité. Laissez moi parler, monsieur, laissez juger mademoiselle, et ensuite je serai à votre entière disposition, pour faire ce que vous jugerez convenable qu'il soit fait.
Les deux jeunes gens se regardèrent.
Aymeric avait les sourcils contractés et les lèvres pincées.
Catherine avait repris toute sa dignité de femme.
Leurs regards en se rencontrant semblaient chercher à concevoir une réponse.



UN REVE AGREABLE

Le ministre de la milice M. Caron rêve qu'il reçoit des mains de la reine l'Ordre du Bain.

— Céranon ne leur laissa pas le temps de formuler une réflexion.
— Monsieur de Maillé, — dit-il, — vous aimez mademoiselle de Lespars, vous l'aimez de toute la puissance de votre âme et de votre cœur, soit!...
— Je ne nie pas ce sentiment que vous éprouvez, et c'est naturel.
— Je puis d'autant moins le nier, ce sentiment, que je l'éprouve, moi-même. Vous l'aimez... et je l'aime!
— Vous! — s'écria le vicomte.
— Vous osez...
— Laissez-moi achever, monsieur, — vous aimez mademoiselle de Lespars, — je le répète, — cela est, et vous avez tout fait, vous faites tout et vous ferez tout pour faire triompher cet amour.
— Oui! — dit Aymeric.
— Je ne saurais vous blâmer, monsieur le vicomte, car ce que vous faites ne saurait être blâmable.
— Mais alors si je ne blâme pas votre amour, pourquoi blâmeriez-vous le mien!
— Soyez convaincu, monsieur de Maillé, que j'éprouve une peine fort

vive en songant qu'une même passion ressentie peut faire deux ennemis de deux hommes ayant l'un pour l'autre une mutuelle estime et si bien faits pour s'entendre.
Puis se tournant vers Catherine.
— Mademoiselle, — poursuivit-il, — je vous demande très humblement pardon de continuer ainsi devant vous une explication que vous ne deviez pas entendre, mais cette explication sert, au moins, à prouver que M. de Maillé et moi avons su apprécier tout le trésor de votre alliance.
Céranon avait parlé avec une telle dignité, il s'était exprimé avec un tel sentiment de froide politesse, et il affectait une telle loyauté et une telle franchise, que Catherine et Aymeric sentirent tomber leur colère. Aymeric surtout comprit que cette dignité devait être siencie.
— Monsieur, — répondit-il, — je comprends ce que vous venez de dire. Je n'ai qu'une chose à ajouter, une solution à proposer. Quand deux gentilhommes se trouvent en situation semblable...
— Ils n'ont qu'à se battre? — d

froidement le maître des requêtes.
— Oui.
— Monsieur de Maillé! — s'écria Catherine.
— Laissez-moi répondre, mademoiselle, — dit Céranon. — En principe M. le vicomte a raison, en fait il a tort.
— Si comme magistrat je le blâme comme gentilhomme je l'approuve. Mais, dans tous les cas, le duel n'est admissible que lorsqu'il n'expose que la vie, l'honneur, le repos des adversaires qui se combattent.
Je me suis battu assez de fois, — moi-même, — dans ma première jeunesse pour être expert à cet égard.
— Donc vous pouvez me croire.
— Si l'agissait d'une folie, niaiserie, je me battrais sans hésiter.
— Mais la situation est difficile.
D'une rencontre entre M. de Maillé et moi, il en pourrait ressortir quelque chose de fâcheux que nous devons absolument éviter.
Du moins, c'est mon avis.
— Comment? — dit Aymeric.
— Ou vous me tuez, ou je tuerai monsieur le vicomte?

— Sans doute.
Si je vous tue, je n'ai plus de rival, et mon bonheur est assuré puisque j'ai la promesse formelle de M. de Lespars. Si vous me tuez, qu'arrivera-t-il?
— Comment? — dit Aymeric avec un peu d'embarras, car effectivement il ne savait comment répondre.
— Veuillez, monsieur, examiner attentivement la situation.
M. de Lespars est gentilhomme du duc de Lorraine. Sa position, sa fortune, sa tranquillité dépendent du duc, de monseigneur.
Moi, tué par vous, le conseiller de Lespars consentirait-il à donner sa fille à celui qui aura tué le secrétaire du duc de Lorraine auquel il doit tout, à s'allier par le sang, lui qui dépend du duc, à un gentilhomme du prince de Bourbon, qui s'est déclaré ouvertement l'ennemi des Lorrains, à l'un des Douze enfin, car vous faites partie des Douze, monsieur de Maillé.
— Oui! — dit le vicomte.
— Vous l'avouez?
— Et j'en fais gloire.
— Les Douze? — répéta Catherine en tressaillant.
— Exigeriez-vous, monsieur de Maillé, que pour répondre à votre amour, mademoiselle de Lespars fit le malheur de son père, qu'elle le contraignît, pour vous, à renoncer à ses places, à ses dignités, à ses honneurs à le mettre enfin sous le coup terrible de la colère du duc de Lorraine et de celle de la princesse Louise?
Loyalement pouvez-vous faire cela? Maintenant il est un autre moyen de réussite pour vous.
Abandonnez, — sans hésiter, — votre foi politique en faveur de votre sœur.
Quittez le service des Bourbons pour celui des Lorrains, et ainsi la partie entre nous sera égale.
— Osez vous bien, — s'écria Aymeric.
— Puis en se calmant tout à coup :
— Monsieur le secrétaire du duc de Lorraine, — dit-il, — en me parlant comme vous le faites, vous me placez dans la situation la plus étrange où l'on puisse mettre un gentilhomme.
Céranon s'inclina.
— Je comprends la situation aussi bien que vous, — continua Aymeric, — mais je veux vous expliquer vos paroles afin qu'aucun doute ne soit permis. Suivant vous, l'assurance de mon bonheur devient l'assurance du malheur du père de celle que j'aime. Ou il faut que je me sacrifie et que je m'immole, ou il faut que j'agisse comme un lâche égoïste!

— Ce n'est pas à moi de répondre, monsieur de Maillé. — Et à qui donc? — A vous même. — Monsieur de Céranon, — reprit le vicomte, — vous êtes un homme singulièrement habile.

Vous m'avez parlé avec une apparence de franchise que je veux bien croire vraie au fond.

Je vais vous répondre, moi, avec une franchise qui, je vous le jure sur mon âme, sera sincère!

Écoutez-moi donc, monsieur, et à votre tour, — disposez-vous à me répondre car la discussion doit être aussi claire que sérieuse.

— Pardon, monsieur, — dit vivement Céranon, — mais en présence de mademoiselle il ne nous appartient ni à l'un ni à l'autre de trancher la question.

Elle seule doit être le souverain arbitre. J'ai établi la situation, que mademoiselle décide...

— Mais cependant... — Monsieur a raison! — dit Catherine d'une voix ferme et en se plaçant entre les deux interlocuteurs.

Céranon fit un pas en arrière: — Mademoiselle, — dit-il, — M. votre père vous attend dans la salle des gardes.

Dois-je vous conduire près de lui? Dois-je me retirer et le prier de monter près de vous.

Que votre réponse soit claire, je vous en conjure, afin qu'elle soit décisive!

Céranon appuya sur le dernier mot. Catherine demeura au moment immobile et muette, les yeux baissés, la respiration pénible.

Elle était anxieuse... Elle devint horriblement souffrir. Enfin, elle fit un effort, et s'efforçant de contenir ses larmes:

— Adieu! — dit-elle à de Maillé. — Oh! — fit le vicomte avec un frémissement de rage sourde.

— Je suis libre! — dit Catherine. — Rappelez-vous, monsieur de Maillé, que je vous ai prévenu!

Et se tournant vers Céranon: — Conduisez-moi près de mon père! — dit-elle d'une voix ferme.

Céranon avait ouvert la porte. Le maître des requêtes avait entendu la réponse de la jeune fille sans sourciller.

Pas un éclat de joie victorieuse n'avait brillé dans son regard. Catherine fit un pas en avant.

De Maillé se contenta, puis il fit un mouvement comme pour s'élançer. Catherine se retourna et le retint du geste et du regard:

— Il le faut! — dit-elle. Elle franchit rapidement le seuil de la porte donnant sur le vestibule. Céranon la suivit lentement.

De Maillé, terrifié, indécis, hâlétant, ne sachant s'il allait pouvoir se contenir ou éulater, de Maillé demeura un moment comme frappé d'immobilité.

En voyant la porte prête à se refermer, il voulut se précipiter, mais un dernier geste de Catherine le cloua sur place.

La porte se referma... Le vicomte leva les mains vers le ciel avec un geste de désespoir. — Que faire? — dit-il.

A Continuer

LA CONSOMPTION GUÉRIE.

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toute les Affections des Proumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Debilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses: après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Expédié par la poste si on adresse avec un timbre nommant ce journal, W. A. Noyes, 149 Power's Block Rochester, N. Y.—24



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous mois.

Annonces: Première insertion, 10 centins par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent. LE CANARD, Boite 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 8 Août 1885.

VENGEANCE DES GROS VENTRES

DISPARITION DU CAPT. DESGEORGES

Son corps retrouvé en morceaux dans un quart à lard.

HORRIBLES DETAILS!

Depuis la trop fameuse lettre du capitaine Desgeorges contre les Métis, une vive émotion régnait dans la tribu des gros ventres de Montréal.

Insultés dans leurs affections les plus chères, les gros ventres avaient résolu de se venger d'une façon exemplaire; après plusieurs délibérations des plus graves, il fut décidé qu'il fallait attrapper le capitaine pour le faire passer par les plus atroces supplices.

On remarquait depuis quelques jours des va et vient mystérieux à la porte de M. Maxime Parent et d'autres notables de la tribu; la police ouvrait l'œil, mais probablement pas le bon, puisqu'elle n'a pu empêcher la terrible vengeance de s'accomplir.

Trois jours s'étaient passés sans que le capitaine fut rentré chez lui, et ses amis commençaient à s'inquiéter, quand hier, un épicier du faubourg Québec en ouvrant un quart de lard, recula épouvanté en apercevant dedans, des débris humains.

C'était le corps du malheureux M. Desgeorges! Mais reprenons les événements de plus haut.

Le Canard qui sait tout, a pu avoir après des difficultés inouïes tous les détails de cette sinistre tragédie. Lundi dernier, minuit sonnait à la paroisse, quand deux individus enveloppés dans de larges manteaux noirs, sortirent avec précaution de l'obscurité de la rue St-Sulpice.

Ils s'engagèrent sur la place d'armes. A ce moment le capitaine Desgeorges quittait le restaurant Victor pour se diriger vers la rue St-Jacques.

Il fut rejoint par les deux individus aux manteaux noirs. — Capitaine, fit l'un d'eux, voulez vous venir prendre le night cap avec nous?

— Voilà une voix qui ne m'est pas inconnue répondit le capitaine; n'êtes-vous pas Joe Riendeau? Un grognement sourd fut la seule réponse.

— Ou allons nous? continua le capitaine. Le deuxième gros ventre — car c'en était un — répliqua: — Nous allons chercher un ami dans une maison de la rue St-Paul, et nous nous rendrons ensuite chez Joe.

Avec une confiance qui pourrait paraître stupide chez un officier revenant de faire la guerre contre les sauvages, le capitaine suivit les deux individus. Ils dépassèrent le marché Bonsecours, puis arrivés devant une maison de sinistre apparence, le groupe s'arrêta.

— Nous sommes arrivés fit l'un des deux hommes, entrons un instant. Mais M. Desgeorges crut reconnaître la voix de Desrosiers, et devou méfiait, il se douta de quelque plan de négre.

— Je vais vous attendre dehors, dit il, allez chercher votre ami, pendant ce temps je grillerai une cigarette. — Non pas, fit celui dont la voix ressemblait à celle de Joe Riendeau, notre ami a reçu une caisse d'excellent cognac, et ce serait pécher de ne pas y goûter.

Le capitaine eut la faiblesse de se laisser décider par ce dernier argument, qui prouve bien l'astuce et la ruse des gros ventres de Montréal.

A peine avaient-ils franchi tous trois le seuil de la demeure à la sinistre apparence, qu'une porte lourde et massive se referma sur eux. En même temps une trappe mobile les descendait dans une cave tendue de draperies noires.

— Que signifie cela? s'écria le capitaine. Mais apercevant autour de lui des groupes de gros ventres masqués, il comprit tout et murmura: — Je suis un homme cuit!

Cependant deux gros ventres le revolvèrent à la main, s'étaient placés aux côtés du capitaine, tandis que les autres s'assayaient sur une rangée de fauteuils. Un silence volonnel eut lieu.

On aurait entendu marcher une mouche à patate. — Que voulez vous de moi, fit enfin le capitaine avec une voix qu'il s'efforçait de rendre calme, bien qu'il eut un trac très visible à l'œil nu.

Celui qui paraissait présider la réunion se leva, et le capitaine reconnut l'abdomen de M. Maxime Parent.

— Capitaine, dit gravement le Président, vous n'êtes pas devant des assassins, mais devant des juges; votre haine féroce a voulu attaquer nos frères les métis, vous avez mis votre nez dans ce qui ne vous regardait pas, et la justice des gros ventres suivra son cours.

— C'est une trahison infâme, s'écria M. Desgeorges, sous prétexte de m'offrir la traite on m'a attiré dans un lâche guet-apens.

— Ne nous insultez pas, continua le président, et surtout ne vous plaignez pas, car nous ne traînons pas votre affaire en longueur, et nous serons tout aussi expéditifs que le juge Richardson de Rogins.

Après la lecture de l'acte d'accusation faite par M. Desrosiers, on passa à l'audition des témoins. MM. Morissette, de l'Eten lard; Marcollin Noel, Oscar Turgeon et plusieurs autres, témoignèrent qu'ils ont lu la lettre du Star et qu'ils l'ont considérée comme un acte de haute trahison à l'égard des Métis.

Madame Duperrouzel déclara qu'elle ne sait rien, et ne comprend pas pourquoi on l'a appelée en témoignage.

Le président autorise alors le capitaine à se défendre. — C'est inutile fait ce dernier, je sens que ma cause est perdue et que je ne suis pas en face de juges, mais devant des meurtriers.

— Quelle peine a méritée cet homme, demanda à haute voix le président? — La mort! répondirent en chœur tous les gros ventres.

— Capitaine, dit avec émotion le président, vous avez entendu votre arrêt; d'après le code criminel des gros ventres, reconnu coupable de haute trahison, vous êtes condamné à être coupé en morceaux, salé, et emballé dans un quart de lard. L'aumonier va venir et vous avez cinq minutes pour recommander votre âme à Dieu.

— Cinq minutes ne me suffiront jamais, s'écria le capitaine en sanglotant; je suis un grand pécheur et il me faudrait au moins trois ans.

L'abbé Chal est fut alors introduit et amené près du condamné; malgré et sec comme un coup de trique, M. Chabert faisait un singulier contraste au milieu des gros ventres.

Le capitaine se jeta à ses pieds en pleurant. Les gros ventres s'étaient discrètement retirés au fond de la cave; puis quand le capitaine se releva, visiblement réconforté par les exhortations de l'abbé Chabert, le boursier Cizol tout habillé en rouge, fit son apparition, un énorme couteau de charcutier à la main.

Dix minutes après, la vengeance des gros ventres était satisfaite.

LA CRISE COMMERCIALE

A l'approche des élections, il est utile de connaître la réelle opinion du public sur les affaires et sur les gouvernements. Dans ce but il faut s'adresser à toutes les classes et à toutes les industries. Muni de ce principe, le Canard a eu une entrevue avec le petit bossu qui vend de la bière d'épivette à l'encoignure du Drill Hall sur la rue Craig.

Voilà à peu près ce que lui a dit cet honorable négociant. — Les affaires vont mal; tout le monde se plaint, et l'on a raison; les troubles du Nord Ouest nous ont bien nui.

Ainsi, les autres années je vendais des cinq et six quarts de petite bière par jour, aujourd'hui quand j'en ai écoulé un, je trouve ma journée bonne. Et puis, voyez-vous, le goût du public change. Autrefois toute la haute qui n'avait pas le sou ne dédaignait pas de venir me rendre visite. Messrs Chapleau, Sénécal, les Dansereau et bien d'autres venaient souvent se rincer la dalle à ma choppe; et comme je faisais payer cash, je n'ai pas perdu d'argent avec eux.

Mais aujourd'hui ça va boire du champagne dans les grosses places, et ça ne s'en porte pas mieux, je vous réponds! à preuve que, aujourd'hui M. Chapleau est obligé d'aller se faire rapécorer la paillasson de l'autre côté de l'eau. Mais qu'il vienne un changement dans les élections comme on dit que ça va arriver et alors ils se trouveront cassés et seront peut-être bien heureux de prendre encore un coup chez moi.

Quand à la jeunesse, elle a trop ses aises aujourd'hui et ça se croirait humilié de boire de la bière d'épivette; ça préfère aller prendre des coconneries qui coûtent des cinq et des dix cents et qui brûlent les boyaux par dessus le marché, sauf votre respect.

— Ne pensez vous pas que l'augmentation sur les boissons fortes ne vous amène de nouveaux clients? — Je n'ose compter là dessus. Il n'y a que la loi Scott qui pourrait sauver notre industrie. Mais s'il faut que la crise actuelle dure encore, les fabricants de petite bière seront forcés de résigner.

On voit d'après ces mots que tout un commerce de Montréal est en diable contre le gouvernement actuel. Demain nous irons consulter le père Albert le prêteur sur gage, le colonel Labranche, le violoniste de la colonne Nelson et d'autres citoyens influents.

On assure que M. Bisailon le coiffeur de la rue Notre-Dame, sera reçu de l'ordre du bain en même temps que le ministre de la milice.

M. Bisailon a depuis nombre d'années lavé une bonne partie de ses concitoyens, et c'est là un titre au moins aussi légitime que ceux dont se targue le ministre d'Otawa pour obtenir cette distinction.

COUACS

A la sortie du Dime Museum. — Comment trouvez-vous qu'il chante celui-là? — Oh comme toujours; en science naturelle.

Bohèmes. — J'ai dit au créancier que tu sais que jamais je ne le paierai de ma vie! jamais!

— N'est-ce pas qu'on se sent plus fort et meilleur quand on a su prendre une résolution virile?

Zadig a vu au Jardin des Plantes une bonne qui guidait un artilleur dans les méandres de la botanique.

— Tiens, voilà un pied de tabac, lui dit-elle. L'artilleur examine la plante et porte la main à la hauteur de son épi.

— Tu le salues? — Oui. C'est peut-être du tabac... caporal!

Un marchand du Texas favorisé par la Fortune. — M. C. F. Trube, autrefois résident de Galveston, mais aujourd'hui négociant important de Fort Worth, Texas, avait un cinquième du billet No. 52,995 de la Lotterie de l'Etat de Louisiane pour le mois de juin dernier. Ce billet a gagné le prix de \$ 150,000. Le paiement a été effectué et l'argent est aujourd'hui déposé à la Banque National de Fort Worth-Texas 24 juin. — Galveston Newspaper.

Une jeune femme, mariée depuis cinq ans, se lamentait de ne pas avoir d'enfant.

— Ne vous désolerez pas, lui dit son médecin, vous êtes encore jeune. — Sans doute, répondit elle. Mais enfin, quand on ne doit pas en avoir... c'est comme ça que ça commence!

Sur le pas de sa porte, devant son établissement, un gros restaurateur causait avec un client: — Que voulez-vous? disait-il avec force gestes, nous sommes écrasés! Nous avons tant de frais!

— Toi, dit un effronté gamin qui passait, c'est pas vrai, t'as rien de frais!

Sous la porte cochère: — Ces locataires, ils ont le diable au corps! Figuriez-vous, mame Ballochard, que j'avais mis une paucarte au-dessus de la pomme de la rampe, oussu'il y avait écrit:

Essayez, vos pieds, S. V. P. Le lendemain matin, une main criminelle avait rajouté sous l'écriture:

Essayez vos pieds... — Sans Vous Presser? — Non. — Si Vous Pouvez — Non plus... Je vous le donne en mille!...

— Ma langue aux chats! — Eh bien, le misérable a eu le toupet d'écrire: "Essayez vos pieds Sur Votre Portier."

— Ah! le brigand! ah! le pendard!! Ah! le... Passez-moi donc une prise, mame Pétenlair!!

On se rappelle que, l'an passé, le choféra sévissait en Egypte.

Un des médecins français participant à la guerre de Libye, et combattre le fléau demandait au gouverneur d'une petite ville des environs du Caire, laquelle ne compte pas plus de trois mille habitants:

— Quelles mesures avez-vous prises en vue de l'invasion probable de la terrible maladie?

— Excellence, répondit le fonctionnaire égyptien, j'ai fait creuser six mille fosses.

Une jeune veuve se remarie douze mois après avoir perdu son premier mari.

— Entre nous, ma chère, lui dit une amie le lendemain des noces, vous avez été un peu pressée de remplacer ce pauvre Charles.

— Est-ce qu'on ne peut pas se remarier après douze mois de veuvage. — On attend généralement un peu plus.

— Ah! (Puis, rêveuse.) Vous avez peut-être raison. J'attendrai plus longtemps une autre fois.

M. Joseph Prudhomme, qui fut pendant quelque temps professeur d'histoire romaine, avait un jour à parler devant ses élèves de la mort bizarre d'Héliogabale.

Ne voulant pas entrer à ce sujet dans des détails trop approfondis :
— Admirez, leur dit-il, la clémence du ciel, qui a bien voulu que cet empereur indigne mourût dans l'exercice de ses fonctions !

Vengeance raffinée.
Un de nos amis, pour raison d'affaires, est obligé de manger tous les jours chez un industriel dont la cuisine est aussi détestable que prétentieuse.

L'autre jour, il dit à cet empoisonneur patenté.

— Voyons, je viens de réaliser une jolie petite opération... Voulez-vous, demain, accepter à dîner avec moi ?

Le patron, enchanté est là le lendemain, à sept heures sonnantes, ganté et le chapeau à la main.

— Mais, dit notre ami, je ne voudrais pas vous faire concurrence à vous-même, ce n'est pas dehors que nous allons...

Et avec un sourire satanique :
— Nous allons dîner chez vous.

Un bohème tombe amoureux de la femme de son ami.

— Il faut fuir, se dit-il, ne plus remettre les pieds ici jamais ! Ça tournerait mal pour ce pauvre Emile.

Et alors pour ne pas être tenté de revenir, malgré ses résolutions, il s'approche de l'ami et, d'une voix grave :
— Prête moi cinq louis.

Belle pensée cueillie dans le *Charivari* :

Le plus désagréable des instruments à corde, c'est... la potence.

Les Tribunaux comiques

LE POIL DE CASTOR

Narcisse Dessaret est traduit devant la police correctionnelle sous la prévention de vagabondage.

M. le président. — Vous avez été arrêté le 15 janvier dernier, à quatre heures du matin, dans la rue du Faubourg du Temple ?

Dessaret. — C'est historique.

M. le président. — Vous n'avez pu indiquer aucun domicile ?

— Dessaret. — Cela ne vous étonnera pas quand vous saurez que je n'en ai point.

M. le président. — Vous étiez porteur d'un sac dans lequel se trouvaient huit chats tués récemment.

Dessaret. — Je ne sais pas depuis combien de temps ils étaient déçédés.

M. le président. — Ils étaient encore chauds.

Dessaret. — Le chat est un animal qui conserve sa chaleur très longtemps.

M. le président. — D'où provenait cette quantité de chats ?

Dessaret. — Je les ai trouvés.

M. le président. — Comment !... vous aviez trouvé huit chats ?... c'est bien invraisemblable.

Dessaret. — C'est la pure vérité.

M. le président. — Il est plutôt permis de croire que vous les avez tués et que vous les portiez à la barrière, vers laquelle vous vous dirigiez à grands pas.

Dessaret. — Je continuais mes recherches pour voir si je n'en trouverais pas d'autres.

M. le président. — Mais enfin, que voulez-vous faire de tous ces chats ?

Dessaret. — Je les vend aux fabricants de chapeaux de castor... Un castor et un chat, ça se ressemble étonnamment sous le rapport du poil.

M. le président. — Pourquoi n'avez-vous pas de domicile ?

Dessaret. — Parce que je n'en ai pas besoin. Nous autres ouvriers, nous n'avons un domicile que pour nous coucher ; ne me couchant jamais je n'en ai pas besoin... Je travaille la nuit et le jour, je dors chez les marchands de vins où je prends ma nourriture.

M. le président. — Avez-vous quelqu'un qui puisse vous réclamer.

Dessaret. — J'avais un oncle qu'aurait pu, mais il est mort il y a trente-deux ans, pendant que j'étais en nourrice.

Le tribunal condamne Dessaret à quatre mois d'emprisonnement.



La Commission chargée d'examiner les réclamations des Métis est en session.

NOUVELLES DE LA SEMAINE

Un grand stock de fourrures est exposé dans les vitrines du *Monde*, au grand bonheur de toutes les mouches de la rue Notre-Dame.

Cet amas de peaux de toute sorte (nous ne comptons pas celle du personnel du journal) constitue un foyer pestilentiel, qui par ce temps d'épidémie présente un véritable danger pour la santé publique.

Dans tous les cas il faudrait savoir une bonne fois si le local du *Monde* est réellement le bureau d'un journal subventionné par le ministère, ou simplement un magasin de seconde ou de troisième main.

Prise de voile par quarante policemen. — Une cérémonie touchante a eu lieu cette semaine dans la grande salle de l'Hôtel de Ville.

À la suite d'un vœu fait pour le bon retour du colonel Ouimet, quarante hommes de police de la cité prenaient le voile.

Son Honneur le Maire qui présidait la cérémonie, les a d'abord assermentés sur un directory, et leur a posé les questions d'usage :

— Prenez-vous quelquefois des boissons fortes ?
— Non Seigneur ; ont répondu les 40 policemen en chœur.

— Faites-vous partie de sociétés secrètes ?
Trente-neuf non simultanés se firent entendre, mais l'un des postulants dut avouer qu'il était membre de la Sainte Enfance.

Après consultation, Son Honneur décide que cette société ne pouvait pas être considérée comme secrète.

L'allocation de circonstance prononcée par le sergent Henri Dreifuss a arraché les larmes de l'assistance.

Les 40 policemen ont alors jeté par terre leurs batons et autre insignes, faisant voir ainsi qu'ils renonçaient à tous les plaisirs d'ici bas.

Après quinze jours de retraite passés chez Payette, ils seront envoyés en mission dans différentes parties des États-Unis.

Des ouvriers terrassiers en creusant une tranchée dans la rue Guy, ont trouvé une machoire ornée de longues dents qui leur semblait appartenir à quelque animal curieux des temps antédiluviens.

Cette précieuse trouvaille a été portée immédiatement à l'université McGill, où après examen les professeurs ont reconnu que c'était simplement le ratelier d'une vieille méthodiste anglaise.

On a jugé inutile de mettre cette pièce dans les collections de l'université.

C'est le *Monde* qui a annoncé le premier et faussement, un cas de choléra à Montréal.

Il fallait s'y attendre.

Cette feuille si bien informée tient absolument à arriver bonne première pour annoncer la sinistre nouvelle.

Ses reporters ont ordé d'aller dans tous les quartiers et de rechercher avec soin tous les cas de coliques.

Aussitôt qu'ils rencontrent quelqu'un au visage terreur ou verdâtre, ils se précipitent sur lui pour lui demander :

— Vous êtes Malade M. ?
— Eh oui ! un peu souffrant.
— Combien de fois ?

— ...

— Vous savez si vous mourez du cholera asiatique, ne négligez pas d'en prévenir immédiatement l'administration du *Monde*. Vous aurez droit à une prime de 5 piastres, à un abonnement gratis et à la collection assemblée mais variée, des divers romans parus dans les colonnes du journal. Avertissez nous par téléphone ; les frais vous seront remboursés.

On explique ainsi la rage de la rédaction du *Monde* à voir le cholera implanté dans Montréal : elle compte sur les effets de cette maladie pour augmenter la circulation de son journal.

La Corporation et les Receptions Officielles.

Voici quel est le projet proposé par un de nos échevins pour régler les réceptions offertes aux aldermen et autres fonctionnaires, qui viendront officiellement à Montréal.

Après les salutations d'usage à l'arrivée du train, on conduira les visiteurs dans une bar où les consommations seront bon marché, et on leur offrira un sandwich et un verre de lager.

S'il n'ont pas déjeuné dans le chemin de fer, ils auront droit à une assiettée de soupape.

Un fonctionnaire éminent comme le maire de Toronto ou le président des États-Unis, pourra prendre une crêpe au lard.

Le maire de Montréal devra louer un camion du Grand-Tronc sur lequel on clouera des bancs en bois ; et dans ce véhicule il trimballera les visiteurs, et conduira lui-même les chevaux pour épargner les dépenses d'un cocher.

À une heure on s'arrêtera pour siffler une consommation de cinq cents dans un *free lunch room*.

Le soir le thé sera composé de tête en fromage et de gretons.

De la sorte, la ville de Montréal pourra recevoir journalièrement tous les dignitaires des cinq parties du monde, sans que ses finances soient obérées.

Reste à savoir, si après une première expérience, les visiteurs seront tentés de revenir dans une cité si hospitalière !

COUACS.

Mes-Bottes et Bec-Salé lisent fort attentivement, à l'as-sommoir, le premier-Paris de leur "organe" respectif. Tout à coup, Mes-Bottes interrompt sa lecture.

— *Motus proprio*, s'écrie-t-il, il y a *motus proprio* : — Comment réplique d'un ton protecteur Bec Salé en haussant dédaigneusement les épaules, tu ne vois pas que c'est du latin ? Ça signifie que ton journaliste a eu des mots avec son propriétaire, parbleu !

* * *

Entre Marseillais.

— Mo, z'ai un frère qui a deux mètres quarante-cinq centimètres depuis la plante des pieds jusqu'aux sourcils.

Eh bien, moi, z'ai un oncle qui est tellement grand qu'il a perdu ses cheveux.

— Comment ça ?
— (Oui, mon ami, c'est bien simple. Ses cheveux étaient si hauts qu'ils ont eu le vertige et qu'ils sont tombés.

* * *

Un euphémisme normand.

— Mon Dieu ! ce n'est pas que mon oncle soit positivement avare, seulement il est paresseux de donner.

..

Un de nos confrères a trouvé la jolie phrase que voici dans un roman en cours de publication :

" La comtesse venait de mettre au monde une jeune et jolie petite fille. "

* * *

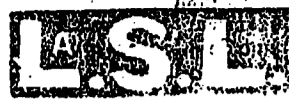
Sous le titre *Sigeuse de poche* Daniel Darr, vient de publier un petit recueil de pensées et d'observations. En voici quelques fragments :

— La morale ? C'est très simple : tout ce qui est amusant est défendu ; tout ce qui est désagréable ou ennuyeux est non seulement permis mais encore ordonné !

Certaines femmes font payer bien cher à leur mari ce qu'elle appellent leur vertu !

Pour la plupart des Français, tourner autour du fruit défendu est plus tentant que d'y mordre.

PRIX CAPITAL \$75,000
Tickets \$5 seulement, parties en proportion.



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que le tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

John D. Edwards
J. J. E...

Commissaires.

Incorporé en 1868 pour 25 ans par la Législature, pour des fins d'éducation et de charité, avec un Capital de \$1,000,000, auquel a été ajouté depuis un fonds de réserve de plus de \$250,000. Par un vote populaire écrasant, ses privilèges devinrent partie de la présente Constitution de l'Etat, adoptée le 2 décembre A. D., 1879. La seule loterie votée et endossée par le peuple d'aucun état.

Les grands tirages simples ont lieu mensuellement. Ne fait jamais de déduction et ne retarde jamais.

OCCASION SPLENDIDE DE GAGNER UNE FORTUNE. SEPTIEME GRAND TIRAGE CLASSE II, DANS L'ACADEMIE DE MUSIQUE, A LA NOUVELLE-ORLEANS, MARDI LE 11 AOUT 1886, 1886e TIRAGE MENSUEL.

Prix capital - - \$75,000

100,000 BILLETS à cinq piastres chaque. Fraction en cinquèmes du proportion.

LISTE DES PRIX

1	Prix Capital de.....	\$75,000	\$75,000
1	"	25,000	25,000
1	"	10,000	10,000
2	Prix de.....	6,000	12,000
5	"	2,000	10,000
10	"	1,000	10,000
20	"	500	10,000
100	"	200	20,000
300	"	100	30,000
500	"	50	25,000
1000	"	25	25,000

PRIX APPROXIMATIFS

9	Prix d'Approximation de \$750	\$6,750	
9	"	500	4,500
9	"	250	2,250

1967 prix s'élevait à.....\$265,500

Les applications pour prix aux clubs doivent être faites seulement au bureau de la Compagnie, à la Nouvelle-Orléans.

Pour de plus amples informations, écrivez visiblement, donnant votre adresse au long.

MANDATS DE POSTE. Mandats d'Express, ou change sur New-York dans une lettre ordinaire, BILLETS de banque par Express (toute somme au-dessus de \$5 à nos frais) doivent être adressés

M. A. DAUPHIN.

Nouvelle-Orléans, La.

ou à M. A. DAUPHIN, 607 Seventh St, Washington D. C.

Faites les mandats de poste payables et adressez les lettres enregistrées à NEW-ORLEANS NATIONAL BANK, New-Orléans, La.

A l'église :
Une jeune fille a épousé un vieillard — pour sa fortune, bien entendu.

— Comme il est courbé ! dit quelqu'un en parlant de l'époux.

— C'est, répond son voisin, pour faire croire à un mariage d'inclination.

Une vieille plaideuse à son avoué :
— Ainsi, maître Chicaneau, vous avez bien saisi mon affaire ; d'ailleurs, depuis longtemps vous en avez le dossier.

— Oui, madame, j'en ai le dossier.

— Et vous quel est votre profession ?

— Je suis marchand de fer.

— Alors vous devez avoir beaucoup de water-closets dans votre établissement.

— Pourquoi donc ?

— Sans doute toutes les personnes qui ont besoin de fer vont chez vous !

Hommes débiles et nerveux.

On vous permet de faire un usage gratuit de la célèbre ceinture voltaïque du Dr Dyeneau suspensions électriques attachés pour le soulagement rapide et la guérison permanente de la débilité nerveuse, la perte de la puissance virile et autres désordres de ce genre. On garantit une guérison parfaite. (On ne court aucun risque. Pamphlet illustré avec pleines informations, conditions, etc., adressé franco par la maille sur demande à la Voltaic Belt Co., Marshall, Mich.

Un brave jeune homme

La grande maison de banque de monsieur Lebel avait ses bureaux av...

Il était neuf heures du matin, et les fenêtres grandes ouvertes, laissant...

Il y avait déjà longtemps que le patron, monsieur Lebel, était installé...

En entendant sonner neuf heures, il se leva et regarda dans la grande...

—Toujours en retard !... Au même moment un jeune homme entra...

—Je crois, que c'est aujourd'hui qu'on attend le remplaçant de Lefebvre.

Monsieur Lebel entra dans son cabinet et se mit à compulsier de grands...

—Entrez, dit-il. Un jeune homme s'avança : —Vous êtes monsieur Paul Duret ?

—Oui, monsieur, dit le nouvel arrivant en tendant une lettre à M. Lebel...

—Eh bien ! jeune homme, vous voilà en bonne santé ? Je ne dissimule pas...

—Vous êtes encore un peu pâle, mon ami ; il ne faudra pas trop vous fatiguer...

—Oui, monsieur, c'est la correspondance française et anglaise. —Plus tard, selon vos aptitudes...

—Vous êtes encore un peu pâle, mon ami ; il ne faudra pas trop vous fatiguer...

—Oui, monsieur, c'est la correspondance française et anglaise. —Plus tard, selon vos aptitudes...

—Vous êtes encore un peu pâle, mon ami ; il ne faudra pas trop vous fatiguer...

—Oui, monsieur, c'est la correspondance française et anglaise. —Plus tard, selon vos aptitudes...

—Vous êtes encore un peu pâle, mon ami ; il ne faudra pas trop vous fatiguer...

—Oui, monsieur, c'est la correspondance française et anglaise. —Plus tard, selon vos aptitudes...

—Vous êtes encore un peu pâle, mon ami ; il ne faudra pas trop vous fatiguer...

—Oui, monsieur, c'est la correspondance française et anglaise. —Plus tard, selon vos aptitudes...

—Vous êtes encore un peu pâle, mon ami ; il ne faudra pas trop vous fatiguer...

—Oui, monsieur, c'est la correspondance française et anglaise. —Plus tard, selon vos aptitudes...

—Vous êtes encore un peu pâle, mon ami ; il ne faudra pas trop vous fatiguer...

—Si l'on me demande, vous direz que je n'y suis pas.

Et d'un bond il grimpa ses quatre étages, s'enferma et après avoir donné...

Ma mère bien-aimée. Voilà le plus beau jour de ma vie, je le crois !

Dis bien à mon frère qu'il se soigne sans s'inquiéter de rien. Je suis parfaitement heureuse et l'on est très content de moi.

La lettre continuait en donnant des détails imaginaires et finissait ainsi :

Ma pensée et mon cœur sont avec vous à Bayeux, et j'ai le plus grand désir d'aller bientôt vous embrasser ;

Voici ce qui était arrivé. Mme Duret était restée veuve avec un fils et une fille.

Elle avait placé son fils Paul au collège de Caen, et sa fille Marthe dans la première pension de la même ville.

Le plus beau moment était celui des vacances qui réunissait cette famille qui s'aimait tant.

Marthe espérait que ce n'était qu'un propos en l'air ; mais toute la famille l'entoura de tant d'affection qu'elle s'effraya.

Enfin, un événement inattendu venait dénouer cette situation difficile. Paul venait de mourir à Bayeux.

Elle arriva chez monsieur Lebel où elle croyait sa fille institutrice, demandant à un domestique :

Le domestique pensa que la visiteuse avait voulu dire monsieur Duret. On comprend le cri d'étonnement de madame Duret voyant apparaître sa fille sous ce costume masculin.

Monsieur Lebel arriva aussi. Enfin, à genoux comme une coupable, Marthe finit par avouer la supercherie qu'elle avait inspirée.

Tous pleuraient. Marthe d'un peu de honte. Monsieur Lebel et madame Duret d'attendrissement.

On convint que le soir Marthe viendrait dans la famille sous les habits de son sexe, ce fut un coup de théâtre et une révélation.

En la voyant ainsi, le fils de monsieur Lebel ne put réprimer un geste d'admiration, et se penchant à l'oreille de son père, il lui dit :

—Maintenant, tu es une bonne mère, mais tu as été un bien "brave jeune homme !"

GRATIFICATIONS. En police correctionnelle. Le président à un gendarme prévenu de vagabondage :

— Où demeurez vous ? — Chez madame. — Qu'est ce que vous y faites ?

— M'essieu, j'aide la brave femme. — Et qu'est-ce qu'elle fait, cette brave femme ?

— Elle ne fait rien. TENTES DE TOUTES SORTES 7 1/2 par 7 3.50, 7 1/2 par 10 4.00

CANOTS D'ECORCE. Depuis 6 pieds à 15 pieds, et au-dessus chez BRAZEAU & DEMERS.

Une dame disait à Alexandre Dumas : — Je me demande, en vérité, pourquoi le bon Dieu a inventé les hommes.

Entre propriétaires : — C'est égal, c'est bien dur de faire poursuivre un petit locataire parce qu'il ne peut pas payer.

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

Paul se débattait, luttant contre le mal ; enfin, il dut céder, et la nuit tous deux oratifs comme deux criminels, ils travaillaient.

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

LA MAISON ETHIER

15, 17 et 19 RUE GOSFORD, Entrée privée, No 128 rue Champ de Mars, Vient d'être complètement renoué à neuf.

Propriétés à vendre

Hotels, Restaurants, Buvettes, Magasins de Nouveautés, Epiceries et Chaussures, Bijouterie, articles de fantaisie.

C. DESMARTEAU

AGENT ET COMPTABLE 1008 RUE NOTRE-DAME

Compagnie de Navigation de Longueville

Elm-Wood Grove [LONGUE-POINTE] Le splendide vapeur MONTAIGNE, ou un autre vapeur, fera le service quotidien.

LOUIS LARIVE FILS

Marchand de Poissons en gros et en détail. MARCHÉ BONSECOURS No

Toutes sortes de POISSONS frais et salés. Importations quotidiennes et spéciales pour COMMUNAUTES, RESTAURANTS, HOTELS, Etc.

TELEPHONE 663

Effets livrés à domicile gratis. Montréal, 23 mai 1884.—34

AVIS AUX MÈRES

Si votre sein est troublé la nuit par les pleurs et les cris d'un enfant qui souffre de dentition, hâtez-vous de vous procurer une bouteille de "Sirop calmant de Mme Winelow pour la dentition des enfants."

NOUVELLE INTÉRESSANTE. AUX MÉNAGÈRES. INVENTION UTILE.

HOVER SOFA-LIT BREVETÉ.

Breveté en France, Angleterre, États-Unis et Canada. Un Lit Parfait. Un Sofa Elegant



Comme Sofa. N'a ni pieds ajustés, ni supports factices, ni tirettes ou autres ajoutées qui dans d'autres canapés à lits occasionnent tant de dérangements et manquent de solidité et de confort.

Comme Lit. Tous déclarent l'invention admirable. Le sofa-lit Hover est un lit complet, combinant un matelas en crin, avec un matelas de 48 à 60 ressorts.

Le sofa-lit Hover est un sofa de salon, en noyer noir, solide, élégant et moelleux. LE SOFA-LIT HOVER est indispensable dans toute maison où une chambre d'étrangers fait défaut ; en cinq minutes on peut monter un excellent lit dans la pièce où le Hover sofa-lit se trouve placé.

LE SOFA-LIT HOVER est le desideratum de toutes les personnes qui n'occupent qu'une seule pièce. A l'aide de ce meuble on possède un salon ou une chambre à coucher.

LE SOFA-LIT HOVER est une trouvaille pour les familles qui vont en villégiature ; inutile de déménager les lits encombrants à leurs accessoires. (Le sofa-lit se compose de cinq pièces, s'ajustant comme les couchettes ordinaires ; démonté il prend peu de place.) Nous recommandons à toute personne qui désire acheter un sofa-lit Hover de nous laisser leur commande maintenant, et ainsi s'éviter tout retard à l'époque de la livraison.

Prix de \$20 à \$75. Conditions faciles et avantageuses. S'ADRESSER AUX ATELIERS DE LA

Compagnie Universelle des Commodes-Cabinets 30 Rue St Sacrement, Coin de la Rue St Nicholas.

30 Rue St Sacrement, Coin de la Rue St Nicholas.